

collection 120°

Mathias Lair

# Il y a poésie

© éditions isabelle sauvage, 2016  
Coat Malgouen, 29410 Plounéour-Ménez  
ISBN : 978-2-917751-69-5  
ISSN : 2274-2905

é]i.s.

Merci à la revue *Décharge*, où j'ai publié ces articles sous forme d'une chronique. L'imminence du prochain numéro, chaque fois, me pousse à poursuivre...

Il y a poésie

## Écrire

Il y a poésie dès qu'il y a écriture. Au sens fort. Quand on entre dans l'expérience partagée par tous que « ça n'est jamais ça ». On le sait, dès qu'il y a urgence d'une transmission ou d'une formulation de fond, dès que l'on sort du bavardage ou de la communication, dire, dire vraiment, par mots sur la page ou par la parole, se révèle impossible. Impossible de dire exactement : si on le sollicite vraiment, le verbe s'abstrait et devient lettre morte. Voilà que « l'arbre » ne fait plus signe ni au tronc, ni aux branches, ni à leurs feuilles, désormais rendus à une présence brute, privée de sens, et insensible — avec la perte de l'usage innocent du langage, l'objet comme le sujet disparaissent. Le mouvement d'écrire se heurte alors à un mur absurde, ou plutôt se perd dans l'écart désormais béant entre les mots et les choses. L'évidence révèle le vide sur lequel il s'illusionnait. Alors, écrire passe par la douloureuse division qui nous traverse, et traverse notre rapport au monde : nous sommes langage, et ce langage n'est plus rien.

Il faut être rendu à cette étrangeté, une fois l'harmonie perdue, pour que vienne « la voix ». Parfois. Dont on ne peut rien dire, sinon qu'elle nous parle plutôt qu'on ne la parle. Alors l'écriture vient, par l'écoute et le rendu de l'écoute. En des temps plus anciens, celui des grandes histoires, le conteur était habité par la voix qui lui avait transmis le mythe, celle de l'ancêtre mort. Aujourd'hui, elle semble de nulle part, mais

elle frappe de la même nécessité. Ce qu'elle apporte n'est jamais ce qu'on attendait, elle instaure une nouvelle réalité à laquelle il faut se rendre, il n'y a pas de réel possible.

Peut-être, le temps de la création poétique rejoue-t-il celui de notre propre création, celui où une voix primordiale s'est nouée à ce qui n'était pas encore notre corps pour nous le donner. Au moment où nous tombions du grand tout dans ce monde-ci, la voix d'une sirène est venue nous rassembler dans une vitale illusion, alors que nous étions éparpillés, en risque de disparition...

En notre époque débarrassée de la plupart des religions (c'est là sa grandeur), pas d'autre solution que de repasser par la douleur de la déréluction.

Certains s'y refusent, et veulent maintenir avec le langage une relation incestueuse, telle que tout fusionnerait avec tout. Ils prennent le parti de la bêtise, ils veulent croire encore à l'accord du mot et de la chose, ce qui leur donne souvent un tour nostalgique (ah ! l'enfance, le passé, la nature...). Ils tiennent à la puissance magique de l'énonciation, qui présente l'avantage de faire d'eux des p(r)o(ph)ètes. Ce sont les chantres de la poésie poétique.

D'autres, nouveaux dandys, soutiennent que le signifiant n'est rien d'autre qu'un signifiant : pas de lien avec la pulsion, pas de sujet (ni de l'énonciation ni de l'énoncé), rien d'autre qu'un grand bazar se multipliant de soi-même, une sorte de grand marché où des valeurs s'autogénèrent dans le ciel

du rien. Seules comptent les formes. Ce fut la position de l'Oulipo, c'est également celle des « DJ » de la poésie post-moderne, qui travaillent par découpages et superpositions de discours consommés, prêts-à-porter, prétextant un effet d'interprétation qui cache mal un simple fétichisme du langage, agité seulement pour dénier l'expérience de perte à partir de quoi tout peut (re)commencer.

## La langue maternelle

Ma langue est folle elle s'agite dans ma bouche malgré moi et dit des choses que je ne veux pas elle me possède elle n'a rien à faire de moi ma langue me veut du mal elle veut m'enfermer dans ses mots elle sait mieux que moi ce que j'aime quand je dis je t'aime c'est elle qui me le dit elle me tient dans son sac de caresses elle glisse sur mon palais des sucreries d'envoûtement pour être il faudrait que je ne parle pas mais elle ne va pas m'avoir comme ça je ne vais pas lui faire le plaisir de disparaître si facilement je vais porter le fer en moi travailler ma langue pour la faire accoucher de ce qu'elle veut garder en elle il faut la faire agir contre elle la prendre à l'étonnement là où elle ne m'attend pas la retourner contre elle-même pour lui faire cracher son envers être la plaie et le couteau pas d'autre solution pour la déjouer crever sa baudruche ses jeux de ron-

deur et d'évidence et s'il n'y a rien que des sonneries enfin vidées de leurs flatulences s'y j'y passe en entier se suffire du nada.

faire de la langue bouffe  
comme dé-  
truire le sein à  
mordre sa propre  
source de vie sans  
savoir qui  
de l'autre ou soi  
attaquer se mourir

\*  
(é)cri(re)  
l'imité la  
casse du  
cri

Tu m'as bousillé le monde / m'as dit ceci est une pomme alors que c'est le point d'un *o* dans ta double *mm*(hachoir)*e* / tu m'as troqué la chose pour un mot avarié par ta bouche / pour me nouer dans ton cloaque de mots qui n'ont l'air de rien comme ça des mots de douceur familière de déjà-vu déjà-connu / des bonbons d'affect tétés à même la langue / des mots à la colle qui scotchent au trou du monde / qui font marcher sur le vide du réel escamoté / des bijoux pour faire l'oulipopo là où

tu dis de faire / sans raison s'y confire dans l'absurde / ça ne donne pas une langue à soi / seulement un(e) soi(e) pour se pendre une soie de truisme / plutôt te dérégler la langue te la mordre au sang pour trouver au moins un vrai piaillage de chair.

## Sensure

Pour écrire il faut un sujet. Un vrai sujet. Qui ne soit pas assujetti mais qui parle. Mais parler c'est être l'objet d'une « sensure » du sujet par imposition de sens. La sensure, pour Bernard Noël, est ce que me fait la langue, elle me colle un sens par lequel voir et éprouver. Par elle, je suis ce que je ne suis pas :

— Rien d'autre possible que la tordre en se tordant.

— Ou le style, la petite musique du sujet dans la langue. Mais peut-on se contenter de cette fioriture ?

— Ou encore, la gagner de vitesse, accélérer la langue qui me parle jusqu'à la rendre folle, lui faire perdre ses moyens ; ou trouver d'autres moyens d'étirement, de torture.

— Ou bien ruser, comme on le fit toujours avec Anastasie, faire comme si de rien n'était pour tenter de la détourner sans qu'elle ne le sache. La prendre telle quelle, poliment, l'utiliser à la perfection et détachement, la bouche articulant ce qu'il faut, avec distinction, les yeux survolant cet exercice,

fixés ailleurs, dans un geste muet : ne pas y être en apportant néanmoins les signes attendus de la soumission (en lisant Quignard).

— Ou rendre les armes : s'abandonner au bonheur de la sensibilité, d'être parlé par la langue maternelle, d'être son objet — tant pis, alors, pour la perte du sujet, la dépression que cela creuse en soi ; on peut même y faire son nid poétique...

## Le rien d'écrire

Longtemps j'ai évité d'écrire.

Je n'y voyais pas encore la cochonnerie que l'on sait, mais un signe de mort, lié peut-être au spectacle qu'affronte un jour ou l'autre le tout petit enfant : l'adulte est là, le plus souvent assis, devant lui il s'est immobilisé. Il ne regarde plus rien, les yeux fixes, il ne parle plus. Quand on lui tire la manche, il s'anime un peu, pour protester : « Laisse moi, je lis ! » Ça a l'air de lui convenir, cette allure de cadavre. Telle est la première association de l'écrit à la mort que j'ai sans doute faite.

La devise à laquelle je résistais : « À l'écrit à la mort ! » Écrire ne devait être que le dernier recours : lorsque la vie n'est plus possible. Pourquoi, en effet, rester immobile et muet, le plus souvent retiré dans la chambre ; celle dont parle si bien Lokenath Bhattacharya, ce dernier lieu qui se révèle

être premier, où le délire renverse les murs. La cave utérine. C'était peut-être cela qui me gênait : cette réclusion dans un lieu intermédiaire entre réel et imaginaire, entre la vie et le néant d'avant la vie. On me dira que d'autres composent en marchant, à l'air libre... mais il leur faut bien s'asseoir à un moment ou l'autre. Je n'avais jamais pensé l'écriture hors de ce retour à l'avant de l'avant ; hors de cette reprise de tout ce qui est. Un recommencement trop douloureux pour ne pas être évité ! Donc, tant que la vie va comme elle va, ne pas s'enfermer, laisser les fantômes en paix. Tenter de ne pas être « *bon qu'à ça* ». Puisque l'écriture, donc, sent le renfermé, le miasme, la mort proche. À quoi il faut souvent ajouter le plaisir pris au tombeau rêvé, à ses guirlandes. Un plaisir contre nature, doucement pervers... Qui pense, pense à mal ; qui ne pense pas, reste dans l'innocence : éloge du fruste, selon la doxa.

Voilà pourquoi tant d'écrivains pratiquent l'hygiène littéraire en se corsetant dans la forme, et autres manies obsessionnelles. Pour se préserver de « ça », ne le toucher qu'avec des pincettes...

La cochonnerie commence avec ce redoublement de l'être que l'écriture cherche à fabriquer ; avec ses accointances avec l'idéal, les nécessaires arrangements que cela implique. Le plus souvent, j'y vois une infatuation, aussi habiles que soient les masques esthétisant ; une complaisance dans un bonheur de faux-être, coulant de source chez les « bien-nés », encore plus insupportable chez les aspirants à l'élite, où elle n'est plus

qu'une singerie. Je pense à l'« élan-authentique-de-l'être », la « parole-vraie » (à la manière de Jeanne Benameur — pour quoi ce nom me vient plutôt qu'un autre ?) : une autre forme d'autoglorification. Une cochonnerie déjà vilipendée par le Momo : « *Ceux pour qui certains mots ont un sens, et certaines manières d'être, ceux qui font si bien des façons, ceux pour qui les sentiments ont des classes et qui discutent sur un degré quelconque de leurs hilarantes classifications, ceux qui croient encore à des "termes", [...]* — *ceux-là sont les pires cochons*<sup>1</sup>. » Affaire de classe, en effet.

En bref, j'étais tyrannisé par une exigence de vérité me condamnant à l'impalpable, au jamais assuré. Voilà pourquoi il ne me semblait justifié d'écrire qu'une fois réduit à l'os... ce que je ne désirais nullement ! Pourquoi, en effet, ambitionner cet état, sauf à le subir malgré soi ? Ce serait un curieux masochisme que de se défaire de la vie qu'on a, de ses jouissances simplement animales, végétatives. Pourquoi vouloir plus, ou autrement, que ce qui est donné ? En bref, pour écrire, il aurait fallu être réduit à rien. « *Rien, sinon un beau Pèse-Nerfs.* » Et je refusais ce rien.

---

1. Antonin Artaud, *L'Ombilic des Limbes, suivi de Le Pèse-Nerfs et autres textes*, Gallimard, « Poésie/Gallimard », 1968.

## Ma première leçon d'écriture

J'ai six ans bien sonnés. Je commence à manier les chiffres et les lettres, j'ai dépassé le stade du bâton. Encore une fois, ma mère est loin. Car elle était déjà partie, au sana. Au moment de se séparer, elle avait longuement pleuré sur moi. Je me souviens, elle m'avait emmené sur son lit, dans ses bras, nous étions l'un contre l'autre, dans l'épaisseur de ses seins je sentais les sanglots. Autant dire qu'elle avait pleuré en moi, et que j'avais joui de cette embrassade — apprenant ainsi, sur le tas, que le pire des malheurs a des côtés que je ne savais pas encore qualifier d'érotiques. Je pourrais ajouter qu'elle avait aussi pleuré pour moi, car elle ne m'avait pas laissé de place pour le faire...

Voilà qu'elle est repartie, destination l'hôpital. Cette fois, le mal est identifié. On l'appelle tuberculose. L'hiver, dans la cave, mon grand-père arrache les tubercules. Ma mère a-t-elle des pommes de terre dans la poitrine ? On ne sait si elle s'en sortira. Nous ne pouvons être en contact, à cause de la contagion. Mais j'ai grandi, j'écris.

Chez mes grands-parents où je vis, je lui fais une lettre, au retour d'une visite. Je suis resté dans la cour de l'hôpital, les autres sont entrés. De son balcon, au deuxième étage, elle m'a envoyé d'un souffle un baiser qu'elle avait déposé dans sa main. Il m'arrive de sentir des détresses, de grands vides où je m'effondre. J'éprouve le vertige de l'amour déchiré, j'y plonge,